

NOTRE CINQUIÈME CONCERT POPULAIRE

du Mardi 22 Août, à 20 h. 30, au Théâtre de Fontainebleau

Fidèles à notre programme, nous avons inauguré nos concerts populaires dans les départements, et c'est à Fontainebleau que nous avons pu, grâce à l'obligeance et l'appui de la Municipalité, organiser le 5^e concert populaire de La Musique pour Tous dont les Fontaineblois ont pu apprécier particulièrement le programme varié.

Fontainebleau est un centre quelque peu privilégié puisque, pendant la période d'été, le Conservatoire américain y organise, chaque année, sous la direction de M. Camille Decreuse, des cours destinés à de nombreux élèves. Fontainebleau a présenté aussi la particularité d'être, cette année, le seul centre d'enseignement musical qui ait pu résister à la crise économique. Les autres centres européens ont dû tenir leurs portes fermées.

Remercions donc ici tous les Maîtres qui,



Mme Hilda ROOSEVELT



M. Daniel HARRIS

avec le concours de Mme Hilda ROOSEVELT, de l'Opéra Comique
M. Daniel HARRIS, du Théâtre Royal de Liège
Mlle Louise WACKSMANN, lauréate, 1^{er} Prix du Conservatoire de Paris, Lauréate du Concours International de Vienne
Mlle Madeleine FRIDE, violoniste, 1^{er} Prix du Conservatoire de Paris

PROGRAMME :

Sonate en Mi Mineur	P. M. VERDI (1813-1874)
Allegro, Menuet, Rondello, Gigue.	
M. les Frs Fride et Wacksmann.	
Prologue de Paillasse	LEONCAVALLO (1858-1919).
M. Daniel Harris.	
Étude en Mi Majeur	CHOPIN (1810-1849)
1 ^{re} Ballade	
Mlle Wacksmann.	
Chanson Louis XIII	COLLELIN (1668-1733)
Pavane	
Tango	ALBUZIZ-KREISLER.
M. les Frs Fride et Wacksmann.	
6 ^e Barcarolle	FAURÉ (1845-1924)
Étude de Concert N ^o 2	LSZT (1811-1886)
Mlle Wacksmann.	
Le Temps des Roses	GOUD (1818-1893)
Biondina	
La Valse de Juliette	
Mme Hilda Roosevelt.	



Mlle Louise WACKSMANN



Mlle Madeleine FRIDE

Halte-là ! Les Montagnards sont là !

On a commémoré par des fêtes joyeuses, à Bagnères-de-Bigorre, le 20 août dernier, le centenaire d'Alfred Roland et des « quarante chanteurs montagnards ». L'histoire de ces quarante chanteurs, on la retrouve relatée dans les gazettes de l'époque, mais il est permis à nos contemporains de l'ignorer.

Qui était Alfred Roland ? Ni un Bagnérais, ni un méridional. Il était né à Paris le 22 janvier 1797. Filleul de Grétry, il fit de solides études musicales, mais il dut embrasser la carrière peu musicale de l'Enregistrement. Atteint du choléra en 1830, il fut transporté en civière à Bagnères-de-Bigorre, où il guérit en huit jours de temps.

Alfred Roland, épris d'idéal et plein de gratitude envers la Providence qui l'avait sauvé d'un mal horrible, prit un jour son violon et composa un *Hymne à la Reconnaissance* qu'il fit interpréter par quelques-uns des chanteurs rencontrés au cours de ses promenades.

Le 22 novembre 1832, il fonda des cours gratuits de musique auxquels il donna le titre quelque peu compliqué de :

Conservatoire de musique religieuse de Bagnères-de-Bigorre, établissement de bienfaisance pour la propagation universelle de la musique religieuse, nationale et classique, au profit des familles indigentes de la vallée.

Le premier orchestre français était créé, ses concerts donnés à Bagnères en 1832 obtinrent un succès inouï. Les chanteurs avaient une bannière de velours grenat avec un bleu de ses faces, quatre mois qui constituaient tout leur programme : religion, patrie, civilisation, beaux-arts. Au revers, le refrain : *Halte-là ! montagnards sont là !*

Les chanteurs s'appelaient les « Meneurs de la Montagne ». Ils portaient de pittoresques costumes de guides pyrénéens : un bleu avec col blanc rabattu, large turtleneck de laine rouge, pantalon blanc que l'on remplaçait bien vite une culotte et jambières de même couleur, bœrets rouges à gland blanc.

Un certain nombre de ces chanteurs, fatigués des longs voyages, rentrèrent à Bagnères-de-Bigorre, mais le gros de la troupe continua ses pérégrinations à travers la France et l'Europe et ne rentra finalement qu'après dix-sept ans d'absence. Ils furent

res. Ils allèrent à Tarbes, à Vic, à Pau. En 1835, on les voit à Toulouse prendre part à de grandes fêtes musicales. Chacun de leurs morceaux, composés par Roland, était chaleureusement applaudi et même bissé. C'était : *Halte-là, Les guides, La Catalane, Montagnes des Pyrénées, La chasse aux Isards, La mule du contrebandier, L'avant-lanche, L'hymne à saint Vincent.*

Devant un tel succès, Roland décida de faire entendre sa troupe au monde entier. Après des adieux attendrissants, le départ des cent chanteurs eut lieu le 18 avril 1838. Ils ne devaient revenir à Bagnères-de-Bigorre qu'après dix-sept ans d'absence.

Ils visitèrent tour à tour le Midi, le Centre, la Bretagne, la Normandie, le Nord et ils arrivèrent finalement à Paris le 23 mai 1839.

Ils séjournèrent dans la capitale jusqu'au 1^{er} juillet. Aux Champs-Élysées, ils furent ovationnés par huit mille auditeurs. A la Porte Saint-Martin, Mlle Georges, à l'apogée de sa gloire, sollicita l'honneur de raffaler sur la scène avec eux. Le roi Louis-Philippe leur offrit, à Neuilly, un repas au cours duquel lui-même et les princes servirent, la serviette sur le bras, les humbles chanteurs bagnérois.

Ils franchirent la Manche et se firent acclamer à Londres. Ils passèrent en Belgique, ils allèrent en Hollande, en Suède, en Russie. Le tsar les fit venir dans son château d'Ismanski et le tsarévitch leur dit : — Mes amis, nous allons chanter avec vous. Commencions par la *Marseillaise*.

Le 16 juillet 1842, ils sont à Rome. Le Pape bénit leur « sainte bannière ».

Où vont-ils encore ? A Malte, en Egypte. Après une escale à Jaffa, ils gagnent Jérusalem et s'attardent un mois dans cette ville sacrée. Puis c'est Bethléem, Nazareth, le Liban et Damas. L'on entend encore les voix de Bagnères sous les voûtes du Parthénon, à Athènes, et dans le palais du Sultan, à Constantinople.

Un certain nombre de ces chanteurs, fatigués des longs voyages, rentrèrent à Bagnères-de-Bigorre, mais le gros de la troupe continua ses pérégrinations à travers la France et l'Europe et ne rentra finalement qu'après dix-sept ans d'absence. Ils furent

BOITES A MUSIQUE

Il arrive encore, au hasard d'un repas de province bourgeois, ou chez un riche fermier, qu'un plat posé sur la table provoque l'éclatement grêle et soudain d'un chant connu de tous. Les raisins en grès du port-pilat (si c'est dans un pays de vignobles) semblent s'éveiller et se plaindre acieusement de la chaleur qu'on leur impose. Et la « boîte à musique » égrène son chapelet, sous l'œil ravi du propriétaire.

Vous pensez aussitôt à ces images baroques que nous ont valu les conquêtes coloniales : roi nègre et parasol, en plein soleil un « blanc » se couissant à posé dans la poussière une petite boîte à pans de verre, et quelle le visage noir, espérant le scintille qui promettra l'ivoire et l'or.

On ne voit d'ailleurs plus ces images que sur d'anciens cahiers, dans les classes primaires des villages.

Elles font déjà partie du stock ancien des souvenirs, comme les boîtes à musique, qu'ont remplacées, pour les explorateurs, les tanks, modernes « jonets ».

Si le propriétaire sourit vous souriez aussi. Mais ce n'est pas d'orgueil. Vous cédez doucement à l'ironie du passé, ayant horreur du mot mélancolie.

Pourtant ces boîtes vous les avez ad-

mirées et connues. Elles jouaient *Pensée d'automne* (parfaitement), ou *L'Amour est enfant de Bohème*. D'autres, plus glorieuses, s'efforçaient de reprendre un refrain militaire. Et j'ai vécu dans un hôtel du Jura où la « direction » mettait au service des « habitués » et des grands favoris un réveille-matin merveilleux, énorme qui, au grand désespoir des autres localitaires, pouvait « pousser » à volonté, de grand matin, le *Carnaval de Venise* ou le chœur des clochettes de la *Flûte enchantée*.

Mais ce temps est passé. La boîte à musique fut le signe d'une époque un men malin comme les notes qui s'échappaient des parois de verre, précieuse et sentimentale aussi, vouée aux mandolines et aux longues feuilles toujours vertes, aux rideaux enchaînés.

Si la boîte à musique faisait partie d'une grande « intimité », quand elle ne la créait pas, se cachait aisément, permettait ces allures de harem mystérieux, clair, obscur, que prenaient les appartements qu'on nomme maintenant « vieux-bourgeois », le gramophone et la T.S.F. sont devenus essentiels, dirait-on, à une France, à un monde, qui vit les fenêtres ouvertes qui n'a plus peur des « courants d'air », qui a perdu cette étrange neurasthénie que donnaient les rideaux épais, les voilettes, les robes longues de l'avant-guerre.

Osez donc réciter *Le ciel est par-dessus les toits*, ou telle complainte de Laforgue, ou chanter à pleine voix *Femme, éternel printemps...* devant cette marée de vociférations anonymes que vous jette la rue ou face au visage rond, étincelant et méprisant du gramophone. Ayez donc ce courage.

Mais vous n'en aurez même pas la tentation, n'en ayant plus le temps.

Faut-il donc se résigner désormais à connaître bon gré mal gré la musique hurlante ? Ne peut-on faire un pas dans la rue, le soir, sans entendre a pick-up et haut-parleurs déverser sur vous des sonorités cacophoniques et grimaçantes ?

Ah ! redonnez-nous plutôt les vieilles boîtes à musique !